

# Les années se suivent et... se ressemblent ?

Il y a plus de trente ans, Jean-Yves Fournier publiait ce texte dans l'Éducateur. Aujourd'hui professeur de philosophie à l'IUFM de Créteil, il se demande si ses propres incertitudes de débutant sont très différentes des questions que se posent nos jeunes collègues : Le rôle du professeur, le rapport aux savoirs, à la culture, la question du pouvoir... le temps qui passe et tout ce qu'on ne fait pas, parce que « un événement arrive dans la classe » et qu'il y est accueilli.

C'est un événement banal qui pousse la porte de la classe du jeune Jean-Yves Fournier : La Platitude ! Mais ça devient vite un événement brutal qui va bousculer les fragiles certitudes d'un jeune professeur enthousiaste.

On ne peut pas ne pas évoquer le stage national de l'ICEM : « un événement arrive dans la classe » qui a eu lieu en octobre 2002. Comment se préparer à accueillir l'événement ? Marcel Thorel écrivait alors dans le Nouvel Éducateur (n° 146 de février 2003) : « C'est cet accès original à la culture et aux connaissances, par le travail sur ces événements, que nous avons voulu étudier... Pouvons-nous nous donner les moyens de lutter contre la scolastique ? L'enjeu de cette démarche est de plus en plus importante... ».

## LA PLATITUDE EST ENTRÉE DANS LA CLASSE

Jean-Yves FOURNIER

Rentrée 1971 au Collège d'enseignement technique de St-Maur. Cette fois le professeur de lettres se lance : le « cours » de rédaction sera transformé en séance de textes libres.

Dans notre CET de menuiserie arrivent des élèves de 14-15 ans très très faibles : tout ce qui n'a pas été accepté ailleurs (en mécanique, électricité, plomberie, décoration, cuisine, etc.), tous ceux-là : à St-Maur ! Vous serez menuisiers ou rien du tout, la France a besoin de vous. Il y a trop de mécaniciens, électriciens. Alors à vos scies, que ça vous plaise ou pas. Le niveau est donc très faible.

Première lecture en classe. Je sens la joie m'envahir : écoutez bien ce merveilleux texte que j'entends lire à la tribune :

PENDANT MES VACANCES DU MOIS D'AOUT En revenant de colonie, ma mère me dit tranquillement : « Je t'ai trouvé du travail ». Puis elle me fit part de tout ce qu'elle avait fait pour que je puisse travailler. Enfin deux jours après j'étais en train de charger les deux camions pour aller au marché vendre la marchandise. Ce travail est très difficile surtout pour les jeunes. Il faut porter des caisses de 21 kg, se lever à 5 h

du matin, charger puis décharger le camion. Lorsqu'on a tout vendu on presque, on recharge le matériel puis la marchandise ; en arrivant chez le patron il fallait décharger puis recharger pour le lendemain matin. En terminant mon dernier jour j'étais très fatigué. Il fallait travailler tous les jours, même le dimanche et sauf le lundi car il n'y a pas de marché. Les différents marchés que mon patron a choisis pour vendre étaient à Robinson, Adamville, à La Varenne et à Coulommiers. J'aimais bien aller à Coulommiers car le voyage durait une heure. Mon frère et moi nous étions assis à l'arrière du camion, nous mangions des fruits, des melons, des poires, des pêches, du raisin, etc. A chaque fois que le patron nous appelait et que l'on n'était pas là, une fille répondait : « ils sont aux WC... »

Pour moi ce texte était un chef d'œuvre... Tout ce dont on peut parler à partir de cela ! Le travail, l'exploitation, les infractions à la loi (en ce qui concerne les ports de fardeau) sans compter la beauté de ce texte. Vote : TROIS voix. Je dis bien : trois voix ! et péniblement récoltées dans la classe, et dont la mienne. Quoi donc alors qui a été élu ?

Je vous le donne en mille et vous le communique (après correction collective) avec ma plus sincère stupéfaction :

#### LE LION

*Couché dans l'herbe touffue, le noble roi des animaux se reposait jusqu'à la nuit tombée où il irait près du petit étang chasser quelques gazelles avec sa compagne. Tout à coup un bruit de moteur. L'homme braqua son fusil sur l'animal qui rugit. La lionne s'enfuit, le lion prêt à bondir sur l'homme. Subitement, deux coups de feu partent, le lion est touché mais il s'enfuit en laissant des traces de sang qui pourraient permettre à l'homme de le retrouver. Cependant le lion est déjà loin avec sa compagne, ils se sont enfoncés dans la forêt où l'homme ne pourra pas les suivre. Mais peu après le lion blessé mourut dévoré par les autres animaux sauvages. Et la lionne retrouva un autre compagnon.*

Voilà !

Voilà l'horreur, la platitude, la clichetterie qui a été élue à 17 voix, ce pseudo plagiat à la sauce conformisme vieux sentimentalisme, de vague inspiration Kessel-télévisée. Bref, insupportable.

Et mes élèves qui se pâment ! Ah ! cette correction ! les points de détail qu'il a fallu discuter, préciser... (*une lionne c'est pas pour la vie ? et de quoi il est mort ? t'as l'air de dire que c'est de vieillesse, c'est pas de ses blessures ? et le chasseur, tu dis qu'il peut le retrouver, et là que le lion... et ici que la lionne...*) Car dans sa première version, le texte n'était pas assez précis, figurez-vous, et dans la bouche des élèves c'est pas mal d'entendre ça. Bref, un souffle de passion dans la classe.

Bon, après tout... pense le professeur légèrement désesparé.

Mais voici que le lendemain on vient me trouver : « On voudrait faire un exposé sur les animaux ».

— Ah bon ? Vous croyez ?

Ils croient.

Ils l'ont fait, cet exposé. Et voici ma classe d'innocents qui se repâme devant des images (même pas des photos) de rhinocéros, de girafes, d'éléphants projetées en opaque dans une salle si peu sombre qu'on ne voit sur l'écran que d'invisibles contours qu'il faut deviner. Après tout ce dont peut les abreuver la télévision en la matière !

Bon.

Mais voici qu'un autre groupe vient me trouver : « On voudrait faire quelque chose pas sur LES animaux, Monsieur, non, sur les chiens, rien que les chiens. »

Alors là, non ! N'en jetez plus ! Où s'en va-t-on comme cela ? Combien de temps va-t-on tourner ainsi en rond à perdre du temps comme tous les autres ils disent ?

Il est ici le rôle du professeur : les sortir de là, les porter à bout de bras, les faire avancer, leur ouvrir les portes de la grande culture bourgeoise, sinon on dira encore qu'on les enferme dans leur sous-culture de classe. Comme disait un de mes anciens inspecteurs : « *Visez au niveau maximum, même s'ils ne comprennent pas, il y en a bien un ou deux qui seront atteints ; et à la longue, vous verrez...* » Bref, tirer un bon coup sur la queue de ces têtards.

Et pourtant, je sais que je ne le ferai pas.

Je pense aux années passées.

À tous ces textes que j'ai pu imposer pour l'étude de la langue, à tous ces élèves bien alignés qui si poliment étudiaient ces chefs-d'œuvre imposés par le professeur. Et le professeur pense à tout ce à côté de quoi il a

Avec beaucoup d'humour et d'autodérision, tout en analysant et en questionnant la situation de façon très pertinente, Jean-Yves Fournier fera part de ses inquiétudes à « L'Éducateur » de novembre 1971. Il lancera un vibrant appel à l'aide pour tenter de résoudre tous les problèmes que cet événement lui pose.

Mais au fait, Jean-Yves ? quelles ont été les réponses ?



### En réponse à tous les débutants

Quelques extraits des quinze (!) réponses à l'article de Jean-Yves Fournier, parues dans « L'Éducateur » n° 8 en décembre 1971. Aux Journées d'études de l'ICEM, en avril dernier, Jean-Yves Fournier nous confiait avoir reçu d'autres réponses à titre personnel. La liste « Freinet », sur Internet, joue maintenant ce rôle d'aide aux débutants, cependant, il est dommage que le « Nouvel éducateur » ne reçoivent plus ces échanges coopératifs et comme l'écrivait déjà Michel Barré en 1971 : « ... il serait bon de faire de l'« Educateur » un creuset et non une vitrine ».

#### Il faut revoir la notion de vote.

Je crois qu'il faut poser la question : le vote tel que nous le pratiquons est-il vraiment démocratique ?

J'ai écouté les réflexions des gosses et j'en doute... Qui est élu ? Le « meilleur », d'après les gosses.

Ce n'est pas toujours le « meilleur » d'après toi. Et les gosses peuvent se tromper comme toi.

L'événement qui arrive dans la classe en ce jour de 1971, c'est un texte : un cliché plutôt, insupportable, mais dont la classe s'empare avec passion. Les élèves dépassent le maître dans la critique et le laissent, bien loin de leurs émotions, en marge de sa classe. Visiblement désesparé, le professeur cache dans son dos un autre texte, un pur chef-d'œuvre dont la classe ne veut pas, une merveille de sincérité et tellement bien écrit...

Où est donc l'événement ? Est-ce ce si beau texte dont le

professeur a déjà envisagé toutes les possibilités d'exploitation ? qui convient si bien à l'idée qu'il se fait de la Pédagogie du Français dans sa classe ? ou bien est-ce l'autre texte, plat et ampoulé mais qui entraîne les élèves sur des pistes de recherche qui ne ressemblent à rien de connu pour le prof ?

En bon démocrate, Jean Yves Fournier suit le choix de ses élèves. Jeune inconscient ! il se retrouve lié à cette banale affaire pour plus longtemps qu'il ne l'imaginait...



J'ai alors proposé à nos gosses une nouvelle manière de choisir les textes :

– au moment de la correction du texte libre, on tire au sort un nom parmi les élèves de la classe. Celui-ci lit les textes qu'il a écrits dans son cahier de brouillon depuis un certain temps... Quand on les a écoutés, on vote pour l'un des textes lus.

– à une autre séance on tirera un autre nom au sort.

G. C.

... Si voter représente élire le texte qui convient le mieux à une atmosphère de classe ex-traditionnelle, le vote n'est peut-être pas la solution (nous ne votons plus car il y avait des clans, ceux qui avaient des facilités étaient favorisés). Non, nous nous demandons : quels textes intéresseraient nos correspondants français ou étrangers, ou quels textes demanderaient des explications ?

Justement, nos adversaires critiquent le texte libre car il favorise les milieux déjà favorisés, les bourgeois où l'on s'exprime plus

intellectuellement bien et manuellement, je travaille avec des élèves de milieu très modeste, et moi j'y crois, ils progressent.

P. A.

### Le journal scolaire est-il bénéfique ?

Par accident, j'ai supprimé le journal scolaire, et par voie de conséquence, je n'ai plus eu besoin d'élire ou de choisir un texte parmi les autres.

Résultat : j'ai 40 textes par semaine pour 20 élèves (nombre moyen). Il n'y a plus de conformisme ni de bataille, on se lit nos

textes dans le plaisir de communiquer sans arrière-pensée de choix ou de suprématie.

B.

### La libération de l'expression passe par des étapes nécessaires

Cette histoire de lion n'est peut-être pas aussi inintéressante que vous pensez... les adolescents ont besoin de lointains... vous êtes-vous demandés ce qui s'exprimait au travers de l'histoire du lion ? Un choix signifie toujours quelque chose, et pas seulement le désir de plaire au maître... avec qui les

pu passer pendant des années. Oh ! il les choisissait bien et soigneusement, ses textes, mais pas de doute, il tombait bien souvent à côté ; c'est à présent qu'il s'en aperçoit. Comment faire fi à présent de ce bouillonnement d'enthousiasme ? Il y a certaines expériences qui font qu'on ne peut plus revenir en arrière.

On ne peut s'empêcher de s'en vouloir de tout ce dont on a pu frustrer ces enfants, de tous ces instants de plaisir que l'on a volés à ces gosses parce qu'il fallait cet auteur, il fallait ce passage pour les faire progresser, au nom du grand critère de l'adulte supérieur.

C'est quand on voyait le résultat au bout de l'année que l'on se prenait à douter : « Tout ce que je leur ai dit, mais qu'en ont-ils retenu, à quoi cela a-t-il servi ? »

Alors que faire ? Revenir au lion, à la girafe, aux toutous ?

C'est là que l'inquiétude et la mauvaise conscience surgissent. Que des mots abhorrés comme démagogie, stagnation, culture de classe retentissent désagréablement. C'est là qu'on sent le besoin d'avoir un dialogue, d'avoir l'aide de camarades chevronnés. Comment peut-on en sortir d'une histoire comme celle qui a lieu dans cette classe ?

Si j'étais sûr que cela corresponde à un besoin profond de mes élèves, ces histoires d'animaux et de nature (mais j'avais appris qu'à douze ans c'était fini, ce genre de choses ; c'est d'éminents psychologues avec beaucoup de diplômes qui m'avaient dit cela).

Mais, se laisser entièrement guider par eux... Dans une autre classe, ils ont élu un texte artificiel de description derrière lequel on sentait huit

années d'école conventionnelle. Ils ne s'y sont pas trompés, les pauvres gosses, ils ont flairé là le texte qu'il FALLAIT élire pour être juste dans les normes qu'on leur avait enseignées. Les plus sont pris : on reconnaît le « bon » texte, même s'il n'intéresse pas.

Alors où sont les vrais besoins qu'il faut combler, où sont les faux besoins qu'il faut rejeter ? Et comment les rejeter, les faux ? Et les vrais, jusqu'à quel point les combler ? Ou les dépasser ?

Faut-il intervenir ? (mais je brise quelque chose).

Faut-il laisser faire ? (mais vers où que donc on va progresser ?)

Vous l'avez compris, je suis un débutant en pédagogie Freinet. Qu'est-ce qu'ils font, mes camarades qui ont de l'expérience, dans ces cas-là ?

Il ne faut pas que cet article s'arrête là. Il appelle des réponses de collègues. Il ne faut pas rester entre initiés. Il faut aider les débutants.

Simon... je peux revenir en douce avec « mon » texte sur le travail du mois d'août derrière le dos. Ils ne crieront même pas à la dictature. Mais j'ai appris au moins une chose : ça n'a l'air de rien, un texte libre, pourtant ça peut être dur comme l'acier, brillant comme la lave. On s'amène mine de rien avec « son » texte, les élèves s'amènent avec le leur. On se dit : « Bah ! après tout ce ne sont que deux feuilles de papier, qu'est-ce que je risque ? » Et puis, sans bien avoir compris, on se retrouve entre eux deux, coincé, dépassé, écrasé. Ça fait un drôle d'accident.

On ne peut laisser quelqu'un comme ça. Répondez !

J. Y. FOURNIER  
8, av. Gorki  
94 - Champigny

enfants se sont-ils identifiés ? J'aimerais bien le savoir, mais je suis à peu près sûre que c'est avec le lion blessé par le chasseur et dévoré par les autres bêtes.

... ne demandez pas à un prisonnier de penser comme s'il était libre. Aidez-le à scier patiemment les barreaux. C'est le plus long travail.

C. B.

### **Il n'y a pas que l'aspect social de la vie**

Le premier texte que tu cites, « pendant mes vacances au mois d'août »... se rattache à une dimension de l'homme : la sociabilité, et toi, le social, tu aimes ça et tu voudrais que tes élèves aiment ça, et discutent et, et...

A. F.

### **C'est la platitude qui exprime l'inconscient**

En cinquième de transition, les gosses ont raconté des histoires en se servant de diapos dessinées. Ça nous sert de point de départ pour l'anglais, au début de l'année, nous n'avons eu que des histoires d'animaux exclusivement...

... puis, l'histoire de Jean : « la famille des monstres » nous a-t-il annoncé « c'est ma famille ! » Les diapos ont défilé sous nos yeux, monstrueuses mais pleines d'humour aussi et la voix de Jean commentait claire, calme, assurée.

M.-Th. M.

« ... ce tâtonnement expérimental ne jouera que si vous avez la possibilité de confronter vos essais avec les réussites de ceux qui sont engagés dans les mêmes voies... Ne restez donc pas dans votre île. Adhérez à nos groupes départementaux, participez à leur activité, assistez à leurs séances de travail et à leurs stages. Nationalement, lisez nos livres et nos périodiques, pratiquez la correspondance interscolaire, intégrez-vous dans une équipe de cahiers de roulement, inscrivez-vous dans des Commissions de travail de l'ICEM. Alors vous deviendrez à votre tour les maîtres École moderne. »

Bibliothèque de l'École moderne n° 4, 1960, C. Freinet

Document disponible sur le site :  
<http://www.freinet.org/icem/archives>

### **Il faut être accueillant mais ne pas se résigner**

Le retour à la dictature simplifierait tout. Il serait accepté, c'est cela le pire !

Renoncer à cette tentation. Il vous en coûtera. Mais vous vous sentirez mieux dans votre peau, n'est-ce pas ?

Vos innocents, vos tétards, perdraient leur confiance en vous, irrémédiablement, si vous reveniez avec « votre » texte derrière le dos...

Mais si cette confiance existe, c'est parce qu'ils savent qu'en vous ils peuvent trouver la sécurité qu'éprouve l'enfant en tant que tel auprès de l'adulte qui l'aide à s'élever.

Le choix fait à la majorité, il est entendu qu'on n'y revient pas. Mais la démagogie commence là où, prisonnier du groupe et consentant à sa pression, on renonce à exprimer son opinion personnelle.

Vous défendez vos « vacances du mois d'août » sans prétendre les substituer au « lion ». Vous trouverez dans votre conviction des arguments, des accents qui éton-

neront d'abord et d'autant plus que vous renoncerez à imposer votre point de vue. Mais ne pas l'exprimer, c'est de la lâcheté, c'est une démission.

... Non il ne faut pas se résigner, même en République.

L. L.

### **Rendre la vie moins pauvre**

... Ces conditions de vie médiocres servent de toile de fond au « vécu » de l'enfant, d'où la pauvreté et la platitude de l'expression (du moins au début).

Que faire ?

Laisser sortir tout cela et peu à peu élever ou tirer vers le haut le maximum d'enfants en étant conscient des limites de notre action éducative à moins qu'on ait réussi (et cela prend du temps) à intéresser et à intégrer quelques parents à la vie de l'école...

G. M.